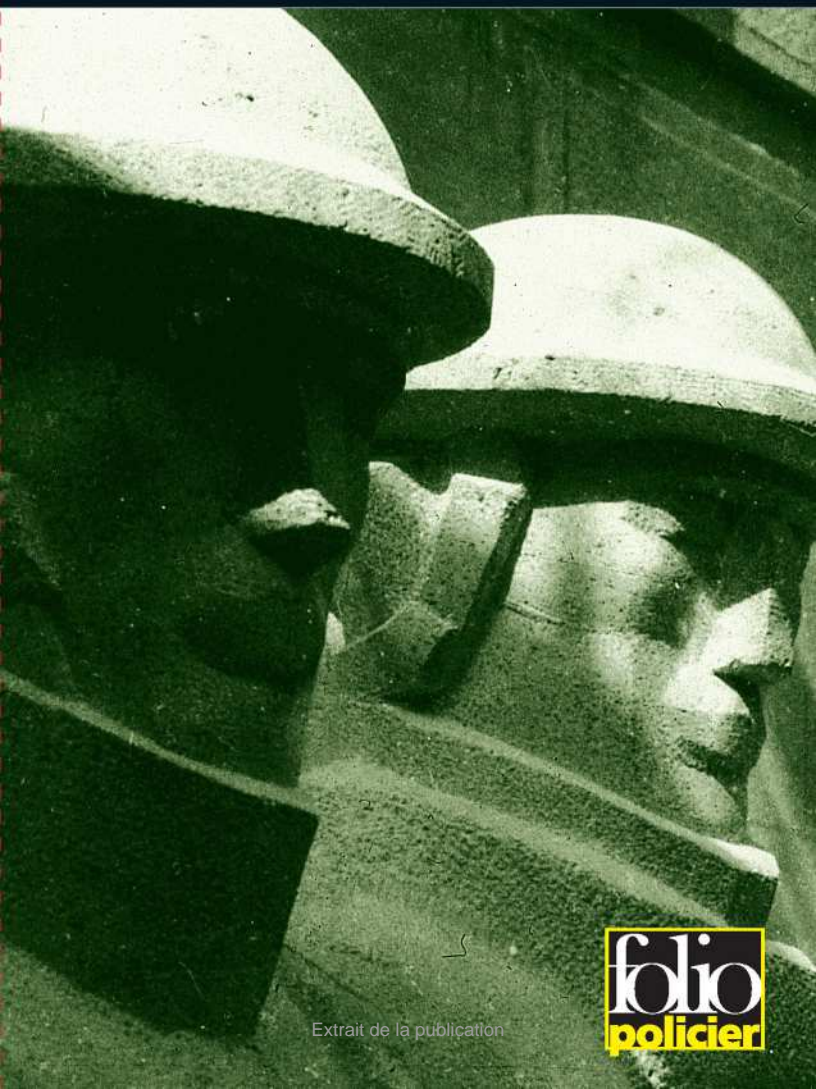


Jean Amila

Le Boucher des Hurlus



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Jean Amila

Le Boucher des Hurlus

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1982.*

Extrait de la publication

Jean Meckert (1910-1995), alias Jean Amila, choisit des héros ordinaires dont il décrit la vie quotidienne et la révolte contre une société dont ils refusent les règles. Parallèlement, il a travaillé pour le cinéma comme adaptateur et dialoguiste.

La mère était rentrée tard et elle avait directement filé à la cuisine.

Il n'y avait pas de salle de bains et le petit garçon pouvait entendre qu'elle se lavait à l'évier. Il faisait ses devoirs et n'avait pas voulu intervenir, mais il se doutait qu'on baignait encore dans le drame.

Plusieurs fois déjà des commères avaient jeté des œufs pourris ou des immondices sur la Maman. Alors elle revenait toute sale et, simplement, elle lavait sa peau, son linge, sa coiffure.

Au bout d'un moment il avait entendu qu'elle ouvrait la cuisine.

— Ne regarde pas !

C'était pudeur, il la savait déshabillée, traversant la petite salle à manger pour aller dans la chambre. Mais c'était un tel cri assourdi de bête blessée qu'il avait levé la tête de ses cahiers et il l'avait vue.

Elle n'avait guère que son linge du dessous et tenait sa longue jupe et son corsage contre sa poitrine nue. Elle était décoiffée, avec tout un côté

du chignon qui tombait en longs cheveux noirs jusqu'à la taille. Et puis elle avait du sang sur le front et sur une oreille.

Elle avait disparu, avant qu'il ait le temps de prononcer un mot. Il s'était levé, s'approchant de la porte de chambre refermée.

— M'man ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— T'occupe pas. Je suis tombée.

Il savait que ce n'était pas vrai, pas si simple. Une fois déjà, au marché, il avait entendu les sales commères qui ricanaient au passage de la Maman. Elles disaient salope ! bolchevik !... Et même à lui une espèce de grosse poufiasse avait craché : « Enfant de lâche ! »

Car c'était comme ça dans le quartier. Il y avait des veuves de guerre, donc femmes de héros morts pour la Patrie. Et d'autres encore avec des bonshommes revenus avec une médaille en plus et une patte en moins, et peut-être aussi un zizi en déroute parce qu'elles roumionaient que le Jules était marqué par la guerre et que c'était elles les vraies victimes. Alors, d'autant plus exorbitées contre les mutins de 17, les révolutionnaires qui n'avaient plus voulu monter au feu.

— Des lâches ! Des défaitistes ! On les a fusillés, c'est bien fait !

Et il semblait tout à fait normal qu'on s'attaque à l'épouse et à l'enfant dont le père avait été fusillé en novembre 1917 avec ses camarades qui avaient refusé de monter à l'assaut de Perthes-les-Hurlus, dix fois repris et reperdu, où près de cent quarante

mille « Poilus » étaient morts pour rien, car l'endroit n'avait aucune valeur stratégique et on ordonnait ces boucheries inutiles uniquement pour « entretenir le moral de la Troupe ».

Rien de tel que les femmes de héros pour suer la vengeance. Légalement on ne pouvait pas grand-chose contre la femme et l'enfant Lhozier qui n'étaient pas mobilisables. Mais du moins on pouvait leur rendre la vie impossible, au nom de la Patrie.

— Fous ton camp, ordure ! Ne salis pas le souvenir de nos hommes qui ont fait leur devoir !

C'était ainsi, dans cet immeuble dit « bourgeois » de la rue de Bagnolet. Et les pires de ces rombières étaient encore celles dont l'homme était embusqué en usine à tourner les Obus de la Victoire, qui n'avaient pâti en rien durant ces quatre années, et qui étaient donc les premières à ouvrir leur grande gueule.

Et même à frapper à coups de parapluie. C'est ce qui s'était passé ce jour-là.

La pire ennemie était une voisine de l'étage en dessous. Le gamin connaissait à peine son nom mais, comme sa maman, il l'appelait la mère Venin.

C'était une mauvaise femme sèche, à peine plus grande que la Maman, mais qui paraissait perche à croc avec son long tarin et son menton galoche qui tendaient à se rejoindre comme un bec de sorcière. Pas jojo la grande vache, avec sa chignasse noir corbeau et l'œil du même métal qui semblait fait pour vriller les serrures.

La Maman était sortie de la chambre, repeignée et sentant l'eau de Cologne. Il n'y avait pas à minimiser, elle avait bien une blessure au front, à un centimètre de l'œil droit. Faute de mieux elle y avait mis un coton hydrophile qui tenait avec un simple papier collant. Elle essayait de rire.

— Je suis belle, hein ? Me voilà blessée de guerre, j'ai bonne mine !

Le petit Michou regardait sa mère. Il n'avait rien à dire, sauf qu'il sentait qu'un cran était passé dans la sombre connerie du voisinage. Il ne s'agissait plus seulement de basse engueulade ou de projection de trognons de choux. On avait blessé la Maman, d'un rien lui crevant un œil. La voie était ouverte au simple massacre bestial, au nom des grands bourre-mous patriotards et vengeurs.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, M'man ?

— Tu vois... C'est cette salope de mère Venin... Coup de parapluie à la figure... Autant que tu saches. Ils veulent tous qu'on crève !

Elle paraissait encore essoufflée, palpitante, mais malgré tout rengorgée et fiérote comme le boxeur sonné mais tout de même vainqueur, bras en l'air et saluant son public.

— ... Lui ai foutu la tatouille, à c'te grande vache ! Elle n'est pas près de recommencer !

Elle était passée à la cuisine pour préparer le dîner. Le petit Michou qui avait juste un peu plus de huit ans était resté à faire un dessin sur un cahier. On reconnaissait deux dames en longue jupe, dont l'une était bien belle, et l'autre toute

longue, interminable et pointue de partout, avec en plus un parapluie projeté comme une épée. Et voilà que derrière cette mère Venin se dressait bientôt un autre personnage en quelques traits. C'était un petit garçon en culotte courte serrée et boutonnée aux genoux, avec un gros marteau à bout de bras qui cognait sur la Venin... Bing ! sur le crâne à chignon ! Et même, au crayon rouge, il traçait des flots du sang qui coulait, qui envahissait la gueule à la Venin, et son corsage, et sa jupe, tout partout, jusqu'à devenir une tache rouge barbouillée, formant une inscription sanglante « Morte la Venin, morte la Bête ! », car le garçon gaucher avait des lettres et de l'orthographe.

À table, un peu plus tard, la mère n'en avait pas dit davantage sur cette sordide bagarre à rouler au trottoir. Mais elle avait demandé au garçonnet si on le laissait tranquille à l'école.

— On ne te fait pas de réflexions sur ton père ?

Non, à vrai dire, les copains paraissaient se foutre éperdument de la conduite guerrière du papa Lhozier. Tout au plus, chez ceux qui savaient, y avait-il une certaine envie nostalgique d'avoir eu un père fusillé comme forte tête, plutôt qu'un paternel béat et bêlant dans ses quatre ans de tranchée, tout con comme multitude et maintenant enseveli sous les décombres d'une guerre qu'on disait gagnée.

Pour les maîtres, c'était différent. Certes on ne le malmenait pas à coups de parapluie, mais il était un peu sous haute surveillance. Fils de mutin, donc

suspect, on avait commencé par le rétrograder dans ses classes, quoiqu'il soit reconnu intelligent et « en avance ». Mais enfin, Dieu lui-même ignore où mènent les idées avancées !

— On n'est plus que nous deux, mon petit Michou. De mon côté, du côté de ton père, ils ont tous tiré le trait, ils ne veulent plus de nous.

— Pourquoi ? On ne leur a rien fait !

— Sûr ! Mais, comme dit ton oncle, ils ne veulent pas d'un bolchevik dans la famille.

— Qu'est-ce que c'est : bolchevik ?

— Je n'en sais rien. Et possible que ton père n'en savait rien non plus. Il faut être fier de lui, tu m'entends ! Il était contre ce côté moche de n'importe quelle guerre, qui donne tout pouvoir à des petits péteux, qui leur permet d'envoyer des hommes se faire massacrer pour rien, tandis qu'ils se gagnent des galons et des étoiles.

Car la Maman avait mauvais esprit, c'était reconnu. Sans doute lui aurait-on pardonné d'être épouse de mutin, si elle avait bien voulu cracher sur son homme. Mais dans le quartier on avait compris qu'elle était une sale révoltée, une pas-conforme, une qui comptait les morts inutiles, qui assenait l'évidence dont on avait fait plaisanterie lourdingue : « Toujours les mêmes qui se font tuer ! » ; pour passer l'horrible sauce. Ainsi des rares cœurs purs criaient à la Justice. Les assassins étaient connus et nul n'osait les poursuivre, par simple et profonde lâcheté.

— Rappelle-toi de ces noms-là, mon petit bonhomme ! Souviens-toi du Mangin, du Pétain qui ont tout laissé faire et qui se voulaient des « morts pour l'exemple ». Souviens-toi du général de division Des Gringues, avec ou sans rotule ! Des Gringues qu'on appelle encore le Boucher des Hurlus, où il a gagné ses étoiles. Tu vas grandir, tu vas devenir fort. Ces gens-là, il faudra les tuer !

C'était toujours dit gentiment et sans vraie haine. Plutôt comme si elle recommandait au garçon d'avoir à se tenir propre et chasser la vermine.

Très petits moyens, à la maison, et nourriture comptée. Aucune pension à la mère, ni à l'enfant, du fait que le mariage avait été une régularisation par procuration trop tardive, ou toute autre astuce de l'arsenal administratif. En vrai, les autorités n'aimaient pas beaucoup les femmes de mutins, placées pratiquement sous contrôle policier. Quant à l'enfant, il était comme nul et non venu. D'un rien on aurait volontiers passé ça au lance-flammes, et qu'on n'en parle plus, pour la plus grande gloire de Dieu et de la Nation.

La Maman arrivait à subsister en faisant des ménages chez des bourgeois plus lointains qui ignoraient sa situation. La mère Venin ne manquait jamais de dire que la petite Maman Lhozier faisait le trottoir. Et dans les rencontres de palier c'était toujours de sordides prises de gueule au sujet de leur cul réciproque, toujours plus propre ou plus sale que l'autre... Juponneries sans conséquences, du moins jusque-là.

Il y avait un buffet, du genre faux Henri II, avec petites sculptures et colonnades dans un bois plein traité au brou de noix. Les chaises étaient capitonnées de cuir et la table à rallonges avait les pieds tournés dans le style du buffet. Le tout intégralement payé au crédit Dufayel, car il y avait eu un peu de fric à la maison, du temps que le papa était compagnon typo, avant qu'il aille se faire fusiller aux Hurlus.

Sa photo était sur la cheminée de la chambre, peut-être un peu pâlotte parce que trop agrandie d'après un négatif de groupe. Pas du tout en trouffion, mais en gars à petite moustache et rouflaquettes sur arrière-fond de rotos. La Maman disait qu'il était anarcho-syndico et apparemment elle ne savait pas très bien expliquer au même ce que ça voulait dire.

— Tu verras ça quand tu seras plus grand.

Ce soir-là elle était déprimée, elle voulait tout lâcher, trop seule contre l'immonde bêtise des héros de quartier.

— Qu'en penses-tu, mon petit bonhomme. On pourrait peut-être s'en aller ailleurs. On tâcherait de vendre la salle à manger, ça nous ferait un peu de sous d'avance. On irait dans un autre quartier. Dans une nouvelle école ils verraient bien que tu es intelligent comme ton père. Alors on ne serait pas coincés comme ici. Tu pourrais plus tard faire des concours, aller dans les écoles supérieures...

Elle rêvait. En vérité elle était du quartier et entendait y mener son combat jusqu'au bout. De nouveau fiérote.

— ... Si tu avais vu ça ! La Venin je la tenais au trottoir et je lui balançais des torgnoles ! Je lui ai cassé son pébroque ! Elle est toute en gueule, c'te déjetée dégueulasse ! Rien dans la viande, comme une araignée. Y a fallu que les bonshommes m'empoignent pour me la retirer ! T'aurais vu ça, elle gueulait qu'elle avait perdu ses fausses dents !... Non, c'est pas moi qui dois foutre le camp d'ici ! Hein, Michou ? Tu l'aimes bien, ta maman ?

— Oui, M'man ! J'aurais voulu être là ! Moi, je pourrais peut-être la pousser pour qu'elle se ramasse dans l'escalier, cette grande vache !

— Est-ce qu'elle t'a déjà fait des réflexions, à toi ?

— Non, elle est trop faux jeton. Elle dit : « Pauvre enfant, c'est pas sa faute ! »

— Faut surtout pas lui répondre ! Ils n'attendent sans doute qu'une occasion pour te faire envoyer en maison de correction. Et moi, s'ils font ça, je fous le feu à la baraque, tu m'entends ! Je veux les voir griller, sauter les étages, s'écraser au macadam ! Elle est mauvaise ta maman, hein ?

— Non, M'man.

Le petit gars connaissait bien sa mère pas méchante et même très bonne, ouverte et généreuse. Mais elle était là comme une bête acculée. Elle avait à se défendre contre la meute, comme la biche assaillie par les infâmes clébards de la grande chasse à courre, amusement des ganaches, mâles et femelles.

— M'man, j'ai mon lance-pierres. La Venin, je peux te la dégommer en coin de rue. Et je te jure qu'on n'y verra que du feu !

— Tu es gentil. Tu es mon bon petit gamin. Mais je t'interdis d'y toucher. Il ne faut pas compromettre ton avenir à cause d'une pareille ordure !

Il n'y avait jamais beaucoup d'argent, mais la Maman tenait à ce que son petit garçon ne soit pas privé. Il pouvait donc manger à sa faim, il était toujours bien habillé et ses cheveux blonds albins bien soignés encadraient le visage enfantin, juste un peu trop sérieux pour ses huit ans et demi.

À la cuisine il aidait la Maman à essayer la vaisselle. C'était assez étroit avec la cuisinière à poussier, pour laquelle on formait des boulets avec des morceaux de journaux humides et séchés au four. Ça fumait et ça chauffait mal, avec une odeur entêtante de goudron, mais c'est ce qu'il y avait de plus économique.

On avait cogné à la porte, quelqu'un de pas content qui ne frappait pas courtoisement de l'index mais d'une grosse patte-massue à ébranler l'huisserie.

— Ouvrez ! Je sais que vous êtes là !

C'était le bonhomme à la Venin, un gras-à-lard à qui la guerre avait réussi, ayant échappé à la tuerie parce que vaguement bigle. Il avait néanmoins un uniforme, comme surveillant aux portes de la ville. On disait à voix basse qu'il s'était assez bien démerdé, avec la tenue de gabelou, le kébour et les brodequins. Il disait avoir été aux premières

loges au moment de l'explosion de La Courneuve. Ça lui donnait le droit de parler haut et ferme.

— Madame, je vous somme d'ouvrir, sinon j'appelle la police !

— Rien à vous dire ! Votre espèce de furie a voulu me crever les yeux avec son parapluie ! C'est moi qui vais porter plainte, dès demain matin !

— Je vous somme de m'ouvrir !

— Merde, sale gabelou ! Fous-moi la paix !

Le petit garçon pouvait voir sa maman très pâle, à la porte bouclée. Elle tremblait. Sa blessure au front suintait du rouge sur le coton. Elle était belle comme une martyre. Alors il avait pris le couteau à découper, dans le tiroir du petit buffet de cuisine. C'était long de vingt centimètres, effilé et pointu. Ce n'était pas une arme réputée telle, mais ça pouvait faire mal. Il s'était approché de la porte.

Il semblait que, derrière, le père Venin n'était pas seul. Un peu comme si tout l'immeuble avait pris possession du palier. Ça tournait au ridicule.

— Madame, vous avez cassé le parapluie de mon épouse. Je demande réparation, poliment, devant témoins !

On pouvait entendre des commères qui le pressaient d'enfoncer la porte. Il s'en défendait.

— Je tiens à rester dans la légalité ! Je ne suis pas un de ces rouges sans foi ni loi... Vous m'entendez, Madame ! Je vais vous prier de me suivre au Commissariat.

La maman était toute blanche contre la porte. Elle avait vu le petit qui serrait le grand couteau.

— Veux-tu reporter ça où tu l'as pris !... Tiens, aide-moi plutôt !

Elle avait pris une chaise et l'avait posée en arc-boutant contre la porte que maintenant le gros Venin cognait à coups de pied en gueulant qu'il allait s'énerver.

Et puis il y avait eu comme un conciliabule, et plus rien. Le Venin et les autres avaient dû regagner leurs pénates après ce coup d'éclat.

— Ceux-là..., disait la Maman... Ceux-là !

Elle ne savait plus rien dire d'autre, claquée. Néanmoins elle avait souri en retrouvant le couteau à découper sur la petite table de cuisine.

— Tu voulais défendre ta maman, mon petit homme ?

— Oui, M'man.

— Laisse donc ! Faut les laisser dégueuler leur bile. Ils veulent nous rendre la vie impossible...

Et brusquement elle avait sangloté.

— Mon petit Michou, je crois que je ne vais pas tenir le coup. C'est décidé, on va changer de quartier. Je ne voulais pas te le dire, mais je crois que j'ai quelque chose en vue, rue Cardinet. Tu connais ?

— Non.

— C'est juste une chambre au septième. On serait obligés de tout liquider, mais il y a une jolie vue et c'est près du parc Monceau... Et puis il y a des collèges. C'est un quartier rupin où ils sont peut-être un peu moins bêtes...

Le petit garçon aux cheveux en boule dorée écoutait la Maman exposant sa démission. Il semblait ne pas être d'accord ; le regard au plancher, hochant négativement la tête.

— M'man, si ça les fait chier qu'on reste ici, alors faut rester !

— Ttt ! Ttt ! Pas de mots grossiers, mon petit bonhomme. Tu sais, le but de la vie n'est pas forcément de... d'ennuyer les autres.

— Bin qu'est-ce qu'ils font, eux ?

— Justement ! On ne va quand même pas faire comme eux, non ?

Le garçon pesait l'argument, ne trouvant pas la réplique. Il pouvait voir le petit coton rouge au-dessus de l'œil droit de la Maman. C'était bien elle qui avait été blessée, c'était bien le père qui avait été assassiné... Lui, on l'avait seulement fait dégringoler de deux classes, on avait cessé de s'intéresser au fait qu'il semblait être remarquablement doué, lorsqu'on avait appris que le papa avait été fusillé à Perthes-les-Hurlus et qu'il était donc un fils de maudit... Il souffrait seulement de ce que le corps enseignant ait les miches à zéro, ça n'avait pas de commune mesure.

— On fera comme tu veux, M'man.

Il couchait dans la salle à manger, dans un petit lit pliant, ouvert en permanence avec un gros édredon rouge. Il avait des gouttes à se mettre dans le nez, car la Maman le croyait faible des bronches. Mais avant de se filer au lit il restait longtemps à bouquiner sous la suspension à contrepoids

qui rabattait la lueur un peu verdâtre du manchon à gaz.

Il lisait un peu tout, tandis que la Maman cousait, soit à la main, soit à la Singer à pédale. C'était le travail du soir, des commandes qu'elle obtenait parfois d'une maison de confection dans la lingerie tout-aller, ou les chemises de soldats. Elle travaillait jusqu'à dix heures à la lueur d'une lampe à pétrole, parce que la lumière de la suspension était insuffisante. À dix heures et une minute, lorsqu'elle s'oubliait à la machine, on entendait cogner au plafond pour la rappeler à l'ordre.

En soi, la lampe à pétrole était ordinaire avec un pied tout en hauteur et un abat-jour satiné à bordure de dentelle. Il fallait enlever le verre matador pour allumer la mèche qu'on réglait avec un bouton moleté. Ce qui était un peu moins ordinaire, c'était la réserve de pétrole dans le bas du placard de la chambre. Il y avait bien quinze à vingt bouteilles d'un litre, toutes bien pleines ; au moins une bonne année d'avance.

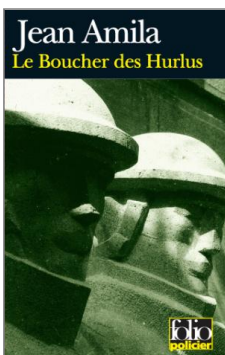
Plus que thésaurisation, c'était défi. Chaque fois qu'elle le pouvait la petite Maman Lhozier passait les fortifs de Bagnolet pour acheter son pétrole à la proche épicerie. La denrée était taxée sur Paris et il fallait payer quelques sous à l'octroi. Alors, comme bien d'autres femmes, elle attachait son litron sous ses longues jupes et passait à la barbe du gabelou... « Rien à déclarer ! »

Parfois le préposé, pas dupe, grognait qu'il avait un droit de regard. Alors il faisait arrêter la pré-

Composition Nord Compo
Impression Novoprint
le 30 août 2010
Dépôt légal : août 2010
1^{er} dépôt légal dans la collection : janvier 2001

ISBN 978-2-07-041636-3./Imprimé en Espagne.

179803



Le Boucher des Hurlus Jean Amila

Cette édition électronique du livre
Le Boucher des Hurlus de Jean Amila
a été réalisée le 07 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070416363 - Numéro d'édition : 179803).

Code Sodis : N52450 - ISBN : 9782072468988

Numéro d'édition : 241995.